

Récital Placido Domingo 2013



Télé. ARTE, le 13 avril, 18h30.
Récital Placido Domingo 2013.
Placido Domingo au théâtre de la Lorelei. Des extraits du seul concert donné en Allemagne par le ténor star de venu récemment ... baryton, dans un décor romantique. Tout près du rocher de la Lorelei, au bord du Rhin, sur une magnifique scène en plein air, Placido Domingo a donné en juin dernier (2013) un

concert mémorable. Entouré de deux jeunes chanteuses, Micaëla Oeste et Angel Blue, toutes deux issues du programme pour jeunes artistes qu'il a lancé aux États-Unis. Le ténor espagnol est accompagné par la Philharmonie de Baden-Baden placée sous la direction d'Eugene Kohn. Au programme : l'ouverture de l'opéra Die Loreley de Max Bruch (de rigueur dans un cadre naturel qui semble taillé pour son sujet), des airs d'opérettes de Franz Lehár et de Johann Strauss ainsi que des extraits de zarzuelas.

Réalisé par Berny Abt (2013 – Allemagne 43 minutes).

Production : Area 51 Entertainment GmbH Area 51 Entertainment GmbH.

Chef d'orchestre: Eugene Kohn

Orchestre: Philharmonie Baden-Baden

Compositeur : Franz Lehár, Richard Wagner, Max Bruch, Johann Strauß, Pablo Luna, Consuelo Velázquez

Chants : Plácido Domingo, Angel Blue, Micaëla Oeste

Baden Baden 2014 : Simon Rattle et Sol Gabetta



Télé. ARTE, le 20 avril, 18h.
Baden Baden 2014 : Sir Simon Rattle et Sol Gabetta. Sir Simon Rattle et l'Orchestre Philharmonique de Berlin : En direct du Festival de Pâques de Baden-Baden. Présentation : Annette Gerlach. La violoncelliste Sol Gabetta fête en grande pompe sa première collaboration avec la

Philharmonie de Berlin, sous la direction de Simon Rattle. La jeune virtuose d'origine argentine, dont la carrière internationale fut lancée en 2004, sait envoûter le public par l'intelligence et la puissance émotionnelle de ses interprétations, autant que par l'étendue de son répertoire. Le programme est éclectique : un concerto romantique du britannique Elgar et le prélude éthéré de Lohengrin côtoient la pièce Atmosphères de György Ligeti (rendue célèbre par la bande originale de 2001, L'odyssée de l'espace), le tout s'achevant sur l'exaltant Sacre du Printemps de Stravinsky.

Au programme:

György Ligeti
Atmosphères

Richard Wagner
Prélude à l'acte I de Lohengrin

Edward Elgar
Concerto pour violoncelle en mi mineur op. 85

Igor Stravinsky

Rattle interprète les Symphonies n°40 et 41 de Mozart



Télé, ARTE. le 27 avril, 18h: Deux ultimes Symphonies de Mozart. Rattle (Lucerne, 2013). Les deux dernières Symphonies de Mozart. Lucerne, août 2013. Simon Rattle et l'Orchestre Philharmonique de Berlin s'attaquent à un mythe symphonique, entre classicisme et romantisme les deux dernières symphonies de Mozart (n°40 et 41). A ce jour, nous ignorons encore pour quelle occasion elles furent écrites, quand elles furent jouées pour la première fois, et même si le compositeur les a lui-même jamais entendues. Pour les

romantiques, ces partitions représentent le legs de Mozart à la postérité – mais pour Simon Rattle elles signifient un défi d'interprétation de tout premier ordre : » Ici les émotions humaines sont poussées à leur extrême absolu « , explique-t-il. » On a le sentiment de diriger des opéras très concentrés dans la même soirée « . Pour lui, la musique de Mozart ne peut souffrir aucune comparaison : » Elle est profondément émotive

et passionnée, sombre, dangereuse, réjouissante comme aucune autre musique. Si on l'approche avec prudence on risque les problèmes. Tout dans cette musique est si naturel qu'on doit oublier toutes règles « . Musique du cœur, l'écriture mozartienne incarne avant Beethoven, l'expression la plus juste de la sensibilité humaine, nourrie d'aspiration, traversée des oute et d'angoisse profonde, entre l'exaltation de la vie et la conscience de la mort, éros et thanatos. Au registre des superbes interprétations des symphonies de Mozart, rappelons [l'excellente lecture récente de la Haffner par Nikolaus Harnoncourt \(1 cd Sony, coup de coeur de classiquenews.com\)](#)

Enregistré le 28 août 2013 au Centre de la Culture et des Congrès de Lucerne (CH)

Réalisé par Michael Beyer (2013 – France 65 minutes).

Coproduction : ARTE France, Accentus Music Ug

Orchestre Philharmonique de Berlin

Direction : Sir Simon Rattle

Symphonie en Sol mineur n°40 K 550 : 2ème mouvement sans la 2ème reprise; 4ème mouvement sans la 2ème reprise

Symphonie en Do Majeur n°41 K 551: 2ème mouvement sans reprise; 4ème mouvement sans aucune reprise

L'Opéra Comique, naissance d'une académie (2013)



Télé, Arte. Le 13 avril 2014, 17h30. Académie de l'Opéra Comique. Docu. Atelier jeunes chanteurs. L'Opéra-Comique, l'autre maison lyrique à Paris qui a vu naître en son sein *Carmen* ou *les Contes d'Hoffmann*, célèbre cette année ses 300 ans. Temple de l'art lyrique, le lieu, pourtant chargé de retentissantes créations, saisit par sa programmation souvent plus audacieuse que la grande boutique : jusqu'à aujourd'hui, le théâtre est comme sa façade, caché dans le Paris

culturel, souffrant évidemment à l'ombre de l'Opéra de Paris. Coup de jeune sur cette institution, en compagnie de l'académie de jeunes chanteurs lyriques qu'elle accueille chaque année dans ses murs.

Juste derrière les grands boulevards à Paris, il est un lieu où l'esprit des grands compositeurs et écrivains du XIXème imprègne les talents en devenir. Bizet, Offenbach, Massenet, Debussy et bien d'autres y ont créé leurs plus grands succès. C'est aussi un atelier pour les jeunes chanteurs... Le sujet du film dévoile la première promotion des interprètes en fin d'apprentissage.

Opéra Comique, naissance d'une académie. L'Opéra Comique donne chaque année à dix jeunes chanteurs lyriques professionnels, triés sur le volet, l'opportunité de se spécialiser dans son répertoire unique qui mêle le parlé et le chanté. Le film suit la toute première promotion dans son travail quotidien, toute une saison en totale immersion. Des ateliers animés par des

chefs de chant, des professeurs de diction, des leçons de théâtre, d'illustres professeurs et maîtres de chant... Ils seront de toutes les créations, opéras et récitals ... Entre les répétitions, le travail en ateliers et les spectacles, ils nous font partager avec spontanéité leur passion pour cet art exigeant, dont ils ont décidé de faire leur métier. L'occasion d'apprendre à mieux connaître chacun d'eux, et d'où vient leur rencontre avec l'opéra. Comment Patrick, gabonnais d'origine, ex-ingénieur en électronique, a quitté l'Afrique pour les scènes d'opéra européennes. Comment Ronan, de rocker en Bretagne, est devenu Baryton et livre ici une interprétation mémorable du père de Cendrillon. Comment Sandrine, qui a longtemps chanté avec les lapins de son grand-père pour seul public, émeut maintenant celui, beaucoup plus mélomane, du foyer de l'opéra Comique lors d'un récital Poulenc inoubliable.

Il y a chez ces jeunes gens un je ne sais quoi de réjouissant, qui redonne un air de jeunesse à ce noble répertoire tricentenaire. En l'espace de 6 mois, ils auront beaucoup travaillé, beaucoup appris, et nous auront donné à entendre leur plus belle voix ... avant de la faire résonner demain peut-être sur les plus grandes scènes internationales.

Documentaire de Rémi Lainé (2014 – France, 52 minutes).

Coproduction : ARTE France, Nord-Ouest Documentaires

Tricentenaire de l'Opéra Comique

Arabella de Strauss avec Emily Magee



Télé. France 2. R. Strauss : Arabella, jeudi 20 mars 2014 à 00h25. A l'occasion du 150^{ème} anniversaire de la naissance de Richard Strauss, France 2 vous propose Arabella, son chef d'œuvre, dans le temple de la musique germanique : l'Opéra de Vienne. Pour se sauver de la banqueroute, le comte Waldner cherche à marier, sa fille aînée, Arabella, allant jusqu'à déguiser en garçon son autre fille (Zdenka, devenue Zdenko... pour ne pas avoir à la doter). Arabella tombera fort opportunément amoureuse de Mandryka, un gentilhomme croate de province neveu et héritier d'un (très riche) vieil ami du Comte, mais leur idylle sera freinée par quelques quiproquos liés à l'amour de Zdenka pour Matteo, jeune officier lui-même amoureux d'Arabella. Au final, Hofmannsthal et Strauss réalise leur idéal lyrique, plus opéra de chambre, conversation en musique où le texte et son articulation imprime au drame son rythme et ses soubresauts. A la fin de l'action, les deux auteurs imaginent un rituel amoureux comme ils l'avaient fait dans leur précédent opéra Le Chevalier à la rose : ici, la fiancée exprime son pardon et son indéfectible amour non pas en offrant une rose, mais ... un verre d'eau claire et transparente, miroir de sa pureté de cœur qu'elle offre définitivement au soupirant... En situant l'action dans la Vienne décadente et ultra conservatrice des années 1860, Strauss et Hofmannsthal brosse un portrait sans maquillage de la vanité des convenances. Seule importe en définitive la noblesse du cœur et l'éclat moral des protagonistes.



**Télé, France 2. « Au clair de la lune » : Arabella
de Richard Strauss. D'après le livret de Hugo von
Hofmannsthal**

Orchestre du Wiener Staatsoper
Choeur du Wiener Staatsoper
Orchestre de scène du Wiener Staatsoper
Direction musicale : Franz Welser-Möst
Mise en scène : Sven-Eric Bechtolf

Avec : Arabella : Emily Magee / Zdenka : Genia Kühmeier /
Mandryka : Tomasz Konieczny / Matteo : Michael Schade / Le
Comte Waldner : Wolfgang Bankl / Adélaïde : Zoryana Kushpler /
Le Comte Elemér : Norbert Ernst / Le Comte Dominik : Clemens
Unterreiner / Le Comte Lamoral : Sorin Coliban / Fiakermilli :
Daniela Fally / Diseuse de Bonne Aventure : Donna Ellen /
Welko : Michael Wilder / Djura : Roland Winkler / Jankel :
Thomas Köber / Serveur : Gerhard Reiterer / Joueurs de
cartes : Jeong-Ho Kim / Csaba Markovits / Jens Musger

Durée : 2h32 mn
Réalisation : Don Kent
Production : LGM

[Lire notre grand dossier Richard Strauss 2014](#)

Lire notre dossier [les femmes de Richard Strauss : héroïnes de
l'opéra straussien](#) dont Elektra, Salomé, La Maréchale, Daphné...
Hélène, Ariane et donc Arabella

CD. Tchaïkovski : Symphonie

n°6 » Pathétique » (Chung, 2013)

CD. Tchaïkovski : Symphonie n°6 » Pathétique » (Chung, 2013). A la tête du Seoul Philharmonique, Chung dirige comme traversé et transporté par l'urgence subjective fortement autobiographique de la partition. Entre la première sous la direction de l'auteur (Saint-Pétersbourg le 16 octobre 1893), accueillie froidement (la baguette de Tchaïkovski n'a jamais été très convaincante) et sa reprise sous la direction toute autre de Napravnik, qui apporte le succès, Tchaïkovski s'éteint probablement sous la pression d'un scandale lié à sa vie intime. Suicide ou empoisonnement, nul ne le saura peut-être jamais mais cette 6 ème dite » Pathétique » est davantage, un Requiem symphonique composée dans les affres et les vertiges paniques d'une déroute personnelle. S'y déverse tel un flot éruptif d'une solennité toute martiale et pleine de panache la résistance aussi d'un homme atteint, viscéralement inscrit dans le désespoir. L'opus 74 est dédié à son neveu Vladimir Davydov, sa bouée de sauvetage dans l'une des périodes les plus tourmentées et difficile de sa vie.



La direction de Chung sait être nerveuse, précise, d'un panache et d'un style soignant toujours la transparence. Aucune lourdeur dans l'énoncé fut-il profond et grave voire funèbre; l'expression tendre, ivre, désespéré du fatum se développe ici, mais avec un tel souffle que l'on sent constamment d'une éruption croissante dont l'essor se fait expiation et

délivrance. Les épreuves, l'aspiration à l'apaisement déchire des larmes (course à l'abîme d'une inexorable impuissance progressive : superbes appels des trombones) et fonde le

mystère spirituel d'une symphonie la dernière sous la plume de son auteur, parmi les plus introverties et les plus pudiques jamais écrites. La modernité du dernier morceau, pas allegro triomphal mais adagio brumeux suspendu est une innovation reliée aux intentions intimes dont nous avons parlées et qui annonce déjà le déroulement lui aussi si personnel et autobiographique des symphonies de Mahler.

Requiem symphonique

Même superbe ambivalence gouffre cosmique d'essence tragique et menaçant / retenue pudique personnelle dans la valse à 5 temps de l'allegro con grazia. Le troisième mouvement est restitué à son jaillissement primaire d'essence dyonisiaque, dernière exposition de la science de verve et de vitalité dont est capable l'extraordinaire Tchaïkovski quand il ne cède pas aux failles de son pessimisme. Quant au voile funèbre que le compositeur semble déposer sur sa propre figure à la fin de l'adagio final, Chung en restitue le caractère inéluctable, aérien, d'une tendresse à la fois amère mais résignée. Ici, le compositeur dès le début, semble avoir traversé le miroir et sa conscience nous délivre le plus déchirant des adieux.

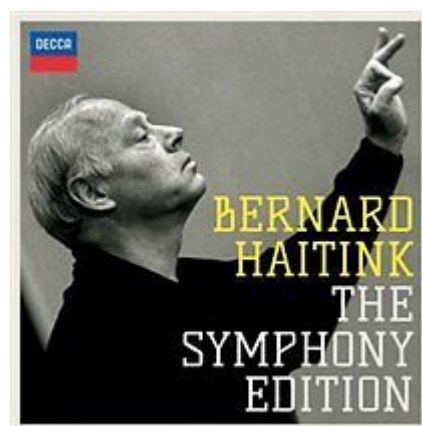
Fidèle à ses superbes lectures avec le Philharmonique de Radio France, Myung-Whun Chung qui recherche toujours la fusion mystique : orchestre, public, creuse l'introspection désespérée, hautement spirituelle du tissu sonore (tempo très ralenti du IV). En sachant évacuer la théâtralité sirupeuse avec laquelle on l'enrobe parfois, le chef coréen comme inspiré par un orchestre proche de ses racines, transmet ici une vision à la fois, active, investie, souvent d'une distance qui mêle pudeur et élégance (allant et précision rythmique du scherzo qui semble échapper à l'appel du gouffre si présent dans les I et IV). En somme, un ton et un style idéalement en harmonie avec la personnalité de Tchaïkovski. En liaison avec les événements tragiques marquant la genèse et le contexte de

création de l'oeuvre, Chung sait aussi nourrir sa lecture d'une indiscutable langueur tragique, un repli propice à l'éloquence du silence. Personnelle et d'un hédonisme mesuré, la direction est d'une remarquable force de conviction. Bel accomplissement entre le chef et les musiciens.

Piotr Illytich Tchaïkovsky (1840-1893) : Symphony No. 6 « Pathétique ». Rachmaninov: Vocalise. Seoul Philharmonic Orchestra. Myung-Whun Chung, direction. 1 cd Deutsche Grammophon 4764902. Parution annoncée le 24 février 2014.

CD. Bernard Haitink : The Symphony Edition. Beethoven, Brahms, Schumann, Bruckner, Tchaïkovski, Mahler (36 cd Decca)

CD. Bernard Haitink : The Symphony Edition (36 cd Decca). Il aura 85 ans le 4 mars 2014. Pour fêter l'anniversaire du maestro, Decca réédite dans ce coffret commémoratif incontournable le meilleur de ses enregistrements symphoniques avec le Concertgebouw amstellodamois. De la même génération que Svetlanov ou Boulez, surtout Harnoncourt et Dohnanyi ou



l'immense (et regretté) Carlos Kleiber, **Bernard Haitink, né en 1929 à Amsterdam**, a longtemps pâtit de sa discrétion et de sa réserve qui l'ont fait passer pour un tâcheron de seconde

zone. Initié à la musique symphonique grâce aux concerts auxquels il assiste au Concertgebouw (il y applaudit les Mengelberg, Walter, Klemperer), il amorce dès 1954 son apprentissage à la direction avec Ferdinand Leitner ; en 1956, il remplace Giulini dans un concert Cherubini, et devient l'année suivante, directeur de l'Orchestre de la Radio néerlandaise. En 1959, Eduard von Beinum, successeur de Mengelberg au Concertgebouw, s'éteint brusquement : Haitink en pleine ascension fait figure de champion de la nouvelle génération, il est donc nommé premier chef en 1961. Eugen Jochum est alors nommé directeur musical offrant au jeune chef trentenaire son expérience très affûtée. C'est ainsi que toujours humble, Haitink acquiert peu à peu un métier, sa vraie connaissance des répertoires, surtout germaniques, en particulier le noyau : Beethoven (la source jamais abandonnée), puis Brahms et Bruckner, ce dernier le conduisant logiquement vers Mahler dont il reste après Bernstein, Solti, Kubelik et Boulez, l'un des plus intéressants interprètes. En 1963, Jochum se retire : Haitink prend les rênes du Concertgebouw... jusqu'en 1988, soit pendant 25 ans, marquant définitivement l'histoire du prestigieux orchestre néerlandais.

une haute conscience symphonique



Le coffret édité par Decca, reprend les perles de la discographie de Haitink initialement éditée sous étiquette Philips. Avec le *Royal Concertgebouw Orchestra*, Bernard Haitink édifie une œuvre pour le studio qui saisit par sa cohérence et son sens de la continuité artistique : intégrale symphonique de **Beethoven** (9 symphonies, ouverture Egmont: enregistrements de 1985-1987)),

Intégrale de même dédiée à Johannes **Brahms** (Symphonies 1-4 mais aussi Sérénades, Variations Haydn, Ouvertures tragiques et danses hongroises, de 1970 à 1980) ; les **9 symphonies de Bruckner** (de 1963 à 1972); même cycle plus convaincant encore chez **Schumann** (Symphonies 1-4, ouvertures Manfred et Genoveva ; 1981-1984), surtout intégrale **Gustav Mahler**, enregistrée de 1962 à 1970, dont les opus 2, 6, 7, 8, 9 et 10 sont de toute évidence des accomplissements majeurs : intensité, puissance, mais aussi vision organique et sens de la gradation architecturée de mouvements en mouvements font une exceptionnelle lecture, mûre, personnelle, suractive et aussi hautement spirituelle). Son excursion chez **Tchaïkovski** (Symphonies 1-6 avec entre autres la « Symphonie » non moins captivante Manfred) semble moins aboutie, mais le souffle est souvent de la partie (1963-1979).



Ici règnent les vertus d'un classicisme forcené depuis Beethoven et l'appel des gouffres et des aspirations

mystiques, à l'échelle du cosmos chez Mahler. Pas de symphonistes français et c'est bien dommage quand on songe à son Pelléas fabuleux saisi sur le vif à Paris tardivement (à la tête du National de France), ou même d'incursion hors Allemagne, vers Sibelius ou Dvorak par exemple... La pensée symphonique et sa grande culture orchestrale s'imposent ici ; entre musique à programme, confession autobiographique ou éloge/essor de la musique pure, Bernard Haitink synthétise la flamboyante tradition symphonique néerlandaise depuis la seconde moitié du XXè. Sûreté du geste, intériorité de la lecture, et de plus en plus, transparence et lumière comme ses concerts les plus récents l'attestent : serviteur des compositeurs romantiques et postromantiques sur instruments modernes, Haitink n'aurait pas refusé de dégraisser encore et toujours la texture sonore de l'orchestre, grâce à l'apport des phalanges sur instruments d'époque, selon la pratique affûtée historiquement informée...

Ayant divorcé avec son orchestre en 1988 (non reconduit par le nouvel administrateur du Concertgebouw), Haitink se tourne surtout vers l'opéra (dirigeant le festival de Glyndebourne entre autres dès 1978). La distribution de la 9ème de Beethoven (décembre 1987) ou déjà, de la 8ème de Mahler (septembre 1971) montre le souci du chef symphoniste pour la voix et le chant. De toute évidence, voici la somme de l'héritage Haitink pour l'histoire du Concertgebouw d'Amsterdam. Une odyssée impressionnante autant que convaincante par la probité du geste qu'enrichit progressivement un recul et une mise à distance née avec l'acquis des années. Et s'il ne fallait écouter qu'une seule symphonie : reportez vous à la 8ème « des Mille » malhérienne : la saga d'un souffle wagnérien régénéré, imaginée par Mahler d'après le Faust de Goethe y gagne justement cet élan et ce feu collectif, sans outrance, carrés et poétiques, profonds, intérieurs et puissamment architecturés qui sont l'insigne d'un très grand chef, hélas trop absent en France.

Bernard Haitink : The Symphony Edition. Les intégrales symphoniques : Beethoven, Brahms, Bruckner, Schumann, Tchaïkovski, Mahler. Royal Concertgebouw Orchestra, Bernard Haitink. 36 cd Decca 4786360. **Coup de coeur de classiquenews en février 2014.**

Beethoven:

Symphonies Nos. 1-9

Lucia Popp, Carolyn Watkinson, Peter Schreier, Robert Hall
Netherlands Radio Chorus

Egmont Overture, Op. 84

Brahms:

Symphonies Nos. 1-4

Tragic Overture, Op. 81

Academic Festival Overture, Op. 80

Variations on a theme by Haydn for orchestra, Op. 56a 'St Anthony Variations'

Hungarian Dance No. 1 in G minor

Hungarian Dance No. 3 in F major

Hungarian Dance No. 10 in F major

Serenade No. 1 in D major, Op. 11

Serenade No. 2 in A Major, Op. 16

Bruckner:

Symphonies 1-9

Mahler:

Symphonies 1-9

Schumann:

Symphonies Nos. 1-4

Genoveva Overture

Manfred Overture, Op. 115

Tchaikovsky:

Symphonies Nos. 1-6

Capriccio italien, Op. 45
1812 Overture, Op. 49
Marche slave, Op. 31
Francesca da Rimini, Op. 32
The Storm Overture (Groza), Op. 76
Romeo & Juliet – Fantasy Overture

Royal Concertgebouw Orchestra,
Bernard Haitink, direction

CD. Mozart: Concertos pour piano n°20 et 25 (Argerich, Abbado, 2013)



CD. Mozart: Concertos pour piano n°20 et 25 (Argerich, Abbado, 2013). La grâce, la tendresse, le sourire de Mozart... Au festival de Lucerne 2013, les auditeurs ont eu la chance d'assister à l'un des concerts mozartiens les plus émouvants grâce à la complicité de deux artistes ici réunis après des duos précédents qui ont compté : Martha Argerich, la funambule

émerveillée, et son compatriote le chef décédé en janvier dernier Claudio Abbado. Ils ont étonné par leur sens du jeu partagé et dialogué dès les années 1960 (voir notre photo en 1967). Voilà 10 ans que les deux interprètes n'avaient pas enregistré ensemble.

Dans ce doublé concertant, le n°25 s'impose par sa tendresse allusive, le fluide digitale de la pianiste qui semble retrouver la lumière et le mystère de l'enfance dans jeu perlé et liquide d'une absolue simplicité (climat d'une rêverie intacte dans l'andante central : l'accord flûtes / piano est à ce titre déchirant). Avec le 25, Mozart après Les Noces de Figaro vit une histoire d'amour avec les Pragoais, qui mieux que les Viennois si conformes, lesquels ont boudé les Nozze, comprennent son style bouleversant. Ici sans clarinettes, la maturité laisse respirer une pureté de ton nourrie de candeur sûre parfois comme toujours traversée de gravité. L'orchestre Mozart de Claudio Abbado irradie de saine vitalité, jamais démonstrative mais d'un bout à l'autre comme traversée par les battements d'un seul cœur, celui d'une tendresse élégante, insigne du raffinement mozartien le plus délicatement abouti.



Magie mozartienne en complicité



Le 20 en ré mineur a la tonalité des élans plus tragiques, saisis par des mouvements paniques à laquelle Abbado transmet une énergie à la fois fine et incarnée d'une absolue portée humaine. En février 1785, Wolfgang laisse l'une de ses pages les plus personnelles : fondant l'hypothèse que ses Concertos sont bien tel un livre ouvert, le miroir de ses instants vécus les plus essentiels

dans sa vie d'homme et de musicien. Ce tragique qui marque aussi l'ouverture de Don Giovanni s'accorde ici avec la finesse pudique propre à Mozart, alors établi à Vienne comme le plus grand compositeur de son temps, adulé comme tel par son père qui assiste à la création et aussi par Haydn, totalement bouleversé par le souffle déjà romantique du morceau. Le couple Abbado/Argerich réalise ici un accomplissement poétique d'une éloquence juste entre tendresse, aspiration, hypersensibilité (n'oublions pas que Carl Philipp Emanuel n'est pas loin : véritable modèle pour Mozart alors). La Romance diffuse son caractère enchanté tel un songe hors du temps.

Le rondo final se distingue tout autant par son feu olympien, soulignant dans la complicité de deux artistes, une joie et une intensité rarement atteinte dans un programme. L'orchestre en totale harmonie avec le piano soliste (oeuvrant comme s'il en était une émanation organique) bouillonne, crépite, s'emballe avec la transe de la première excitation, en une fièvre dansante souvent irrésistible. Programme bouleversant et après le décès du maestro, parmi ses ultimes enregistrements, l'un de ses plus déchirants. Incontournable.

CD. Mozart: Concertos pour piano n°20 et 25. Martha Argerich, piano. Orchestra Mozart. Claudio Abbado, direction. enregistrement réalisé en mars 2013, Festival de Lucerne. 1 cd

CD. Ravel, Moussorgski (Immerseel, 2013)

CD. Ravel, Moussorgski (Immerseel, 2013). L'usage des instruments d'époque s'inscrit durablement depuis de nombreuses approches nouvelles, révélant la ciselure d'une orchestration millimétrée, d'autant plus essentielle dans l'art si précis et abouti de Maurice Ravel. Il n'est plus question d'un exercice



d'esthétique appliquée mais souvent et cet album nous le montre grâce à l'intelligence de sa conception stylistique, d'une révolution dans le domaine symphonique : revenu à son format originel, mieux défini et caractérisé, le tissu instrumental gagne une vérité et une expressivité naturelles d'une indéniable réussite.

Jos Von Immerseel n'apporte pas la preuve d'une esthétique gadget ; c'est tout l'inverse, parce qu'elle est si mesurée et réfléchie, respectueuse du texte et de la pensée du compositeur, sa démarche s'avère ici d'une totale conviction : elle apporte cet accomplissement poétique où règne la vitalité souveraine des instruments subtilement individualisés et associés, chacun avec une intensité et une douceur de ton superlative.

Les épisodes évocatoires de **Ma Mère l'Oye** sont ici

remarquablement exprimés avec l'indéfinissable patine, mordante et cependant parfaitement ronde et chaleureuse des instruments d'époque : ivresse des détails et aussi atmosphère poétique d'une brume toute ensorcelante. Les premiers tableaux diffusent un parfum de grisailles ténue et raffinée (comme peut l'être un portrait de Velasquez entre le gris et le rose : voyez les Infantes), d'une remarquable expressivité : art pur de la poétique musicale, le chef nous convainc totalement ; ici la qualité recherchée de timbres dans une balance retrouvée, offre les justes proportions d'une musique infiniment arachnéenne, mécanique de précision comme d'élégance filigranée comme pouvait les cultiver Ravel, épris d'innocence comme d'enfance émerveillée. On goûte chaque timbre (bois, vents, cordes dans *Laideronnette, impératrice des pagodes...*) comme s'il s'agissait d'autant de roses dans un jardin féérique. Le cycle d'abord pour piano était destiné aux enfants du peintre Cyprian Godebski : la version orchestrée accentue cette quête superlative de la couleur et de la transparence : une nostalgie planante faite raffinement.

Même idéale réalisation pour Les tableaux d'une exposition où Jos Van Immerseel troque ses atours vaporeux et scintillants pour une palette plus mordante et expressive mais non moins subtilement évocatoire. L'orchestration » rebelle et solide » de Ravel (sollicité par Koussevitzky en 1920) gagne une précision et un souci du détail absolument jubilatoire : c'est un festin de teintes fantastiques qui exprime tout l'imaginaire d'un Moussorgski à la fois lyrique et tendre, lui-même inspiré des tableaux très contrastés de l'exposition de Hartmann, l'ami proche décédé trop tôt. Programme très finement défendu. Du miel pour les oreilles.

Ravel : Ma mère l'Oye. Moussorgski : Tableaux d'une exposition. Anima Eterna. Jos Van Immerseel, direction. 1 cd Zig Zag. Enregistrement réalisé à Bruges en janvier 2013.

CD. Schubert : Winterreise (Kaufmann, Deutsch, 2013)



CD. Schubert :
Winterreise
(Kaufmann, Deutsch,
2013). La frontière
entre baryton et

ténor est tenue ici et dévoile
pour le plus grand ténor actuel
, **Jonas Kaufmann**, des trésors de
nouvelles nuances et d'éclats
sertis dans le plus beau métal
vocal. Le diseur égale ses
aînés, ténors et barytons, par

le sens du verbe ; un verbe magicien qu'il éclaire d'une
faille pudique, d'une blessure qui s'exprime sans jamais
s'exhiber. Le cri déchirant surgit tel un glaive
magnifiquement acéré au comble du désespoir. Le style, la
musicalité, la richesse du timbre, les teintes fauves et
introspectives d'un acteur né traverse chacune des 24
séquences. Ici tragédien embrasé, heldentenor certes, surtout
prophète d'une mélancolie naturellement musicale qui chante
l'impuissance, l'extase, l'errance d'un voyage vécu jusqu'aux
tréfonds des viscères. Le chant de Jonas Kaufmann, superbement
chambriste, n'est pas seulement musical et hédoniste, il
incarne d'autant mieux qu'il sait se mesurer, contrôler. Le
piano plutôt que le forte, est son arme la plus efficace.

le dernier cd de Jonas Kaufmann est un sommet schubertien



Grâce schubertienne

A contrario de bien des confrères qui vocifèrent sans phraser, incapable de tenir une ligne, Jonas Kaufmann, ailleurs superbe wagnérien, et récemment pour le disque en un récital de toute beauté, verdien inoubliable, illumine Schubert et son mystère indicible qui pourtant ne pourrait être exprimé sans le verbe vocal. Inutile de tourner autour du pot, ce récital en studio est un nouvel accomplissement absolu du ténor allemand. Sa capacité à réinventer tout le cycle avec une intensité liée à l'investissement dans l'instant reste époustouflant. Le piano complice d'Helmut Deutsch (qui a précédemment joué avec Kaufmann, le cycle du Winterreise en concert), partenaire des plus grands, ajoute à la valeur de l'enregistrement : voici un Schubert qui n'a jamais mieux respiré, ni mieux coulé comme une caresse sombre et tragique, d'un artiste à l'autre. Un Schubert réinventé tel qu'on n'osait plus en rêver. N'écoutez qu'un seul lied : la plage 5 : Der Lindebaum (Le tilleul) : une invitation palpitante, racée ... un appel à la plus grande paix de l'âme. Du très grand art. Evidemment l'album Schubert de Jonas Kaufmann est un immense coup de cœur de Classiquenews.com en février 2014.

Franz Schubert : Winterreise D911. Joans Kaufmann, ténor. Helmut Deutsch, piano. Enregistrement réalisé à Grünwald (Allemagne) en octobre 2013. 1 cd Sony classical 88883795632